

STÉPHANIE LAFORÊT

CE QUE
PERSONNE N'A VU

*Et si celui qui vous regarde en
silence... n'était pas là par hasard ?*

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :

<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économies en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042524975

Dépôt légal : janvier 2026

*À celles et ceux qui ont été blessés parce que personne n'a vu,
et qui ont dû faire face à la perte de ceux qu'ils aimaient. Que
ces pages fassent entendre ce silence que vous avez dû porter, et
que la lumière de la mémoire éclaire le chemin, loin de l'ombre
de la vengeance.*

*Cette dédicace s'efforce de reconnaître la douleur de la perte
et la tentation de la vengeance, tout en offrant une perspective
d'espoir et de guérison à travers le souvenir.*

Prologue

« On ne disparaît jamais vraiment. On laisse des mots derrière soi, comme des braises dans l'obscurité. »

Les rires lointains s'étaient tus. Plus bas, la ville continuait de respirer ; les phares traçaient leur route dans l'indifférence tranquille du quotidien.

Elle avait tiré les rideaux il y a des heures, mais la ville, assourdie, continuait de vivre sans elle. Seule, dans ce silence qui n'était plus le sien, elle sentait son souffle s'amenuiser.

Elle écrivait comme on se vide, comme si chaque mot arrachait un morceau d'elle-même. L'encre fuyait sous sa plume, fébrile, maladroite, tremblante. Le carnet noir reposait sur ses genoux, abîmés, cabossés, épuisés, comme elle.

Le silence avait tout avalé dans la pièce, la lampe grésillait faiblement. Dehors, la pluie frappa à la fenêtre comme une pulsation. Pendant ce temps, le monde continuait d'avancer, mais elle, elle s'éteignait.

Son téléphone vibra encore, puis encore. Elle ne regardait même plus l'écran, ça faisait bien longtemps qu'elle avait cessé de le faire. Elle était au courant des mots, des insultes, des rumeurs, des moqueries. De cette condamnation virale écrite en majuscules, en émojis, en hashtags. Une véritable lapidation numérique.

Elle inspira longuement, regarda la fenêtre. Après la nuit, ils parleraient d'elle, pas pour dire qui elle était, mais pour raconter ce qu'ils avaient décidé qu'elle soit.

Elle serra les dents, écrivit une dernière phrase, des mots que personne ne pourra effacer :

« Vous m'avez volé mon histoire. Alors je vous laisse celle-ci. »

Elle referma le carnet et dans ce silence intense, elle s'effaça.

Chapitre 1

Les murs ont des cicatrices

« Parmi les foules indifférentes, le regard juste est une révolution silencieuse. »

Septembre – Rentrée au lycée Jean Vilar pour les élèves de terminale

LÉNA

C'était tous les jours la même mécanique, trop bien huilée. 6 h 42, le réveil vibra. Pas de son, juste ce frémissement discret, comme si le monde entier devait dormir, sauf elle.

Après avoir trouvé le courage de s'être levée, elle observa son reflet dans la glace, celui qui lui semblait flou. Cheveux attachés à la va-vite, cernes dissimulés sous une couche de silence. Elle enfila son sweat noir, celui trop large, dissimulant ce qu'elle ne savait plus montrer.

Après avoir fini de se préparer vite fait, elle marcha, rue après rue, jusqu'aux grandes grilles du lycée Jean Vilar. Il s'agissait d'un vieux bâtiment gris, ancien, aux murs rongés par l'humidité.

Les élèves affluaient, déjà bruyants, déjà moqueurs. Elle longeait les couloirs, tête baissée, et retrouva les mêmes visages, sourires carnassiers et regards en coin, croisés l'an passé.

Parmi la foule se trouvaient Noam et Inès. Elle sentait une émotion étrange parcourir son corps, ses mains s'étaient mises à trembler, son cœur à s'accélérer.

Ils étaient toujours ensemble, toujours au centre du monde. Noam, mince et sarcastique, arbora un sourire figé, des cheveux soignés et des yeux bleu glacier.

Inès, queue-de-cheval tirée et maquillage impeccable, se pavannait toujours avec son téléphone à la main, son pouce tapotant l'écran comme si le monde entier se résumait à un fil d'actualité.

Leurs propos, dissimulés sous forme d'humour ou de plaisanteries privées, relevaient néanmoins d'une certaine hostilité perceptible.

— Tu crois qu'elle entend les murs lui parler ? chuchota Noam, d'une voix traînante qui portait juste assez loin.

— Elle parle à son carnet, tu as vu ? Trop flippant, ajouta Inès, les yeux toujours rivés sur son écran, faussement amusée.

Elle n'avait pas besoin de les regarder. Elle connaissait leurs voix, leurs intonations. Le pire, ce n'étaient pas leurs rires acérés ni leurs chuchotements. Le pire, c'était le silence épais des autres, les têtes baissées, les regards fuyants, les pas qui s'accéléraient. Des ombres silencieuses qui l'enfonçaient un peu plus dans le gouffre de son invisibilité. C'était cette indifférence collective qui lui nouait la gorge, plus sûrement que n'importe quelle insulte.

Après avoir évité le plus de personnes possible, elle s'assit vers le fond de la salle, contre le mur, toujours du même côté près de la fenêtre. Elle posa son carnet noir sur la table, tel un bouclier la protégeant du reste du monde. Il était aussi usé qu'elle. C'était son île, son abri, son refuge. Un murmure de papier, la seule chose qui ne la trahirait jamais.

Elle y dessina des visages inventés, des visages doux, des sourires sincères, des gens qui n'existaient pas. Pas ici.

Monsieur Dumas, professeur de français, entra dans la salle. Elle le connaissait déjà, c'était un de ses enseignants l'année précédente. Il avait un air doux, un peu absent parfois. Il portait des chemises froissées et avait toujours une citation sur les lèvres. Il la regardait par moment et lui parlait avec une voix calme, qui lui semblait gentille.

Alors que monsieur Dumas allait commencer son cours, un événement interrompit ses pensées.

La porte s'ouvrit, et un nouveau entra dans la classe sans bruit. Le vacarme de la cour s'éteignit subitement et les bavardages se figèrent, comme si sa simple présence imposait le silence autour de lui.

Il était brun, un regard froid comme de l'acier, les cheveux un peu en bataille.

Ses yeux balayèrent la pièce, ne s'attardant sur personne, jusqu'à ce qu'il croise les yeux de Léna.

Monsieur Dumas brisa le silence :

— Un nouveau ? Installe-toi, jeune homme, et présente-toi.

Le garçon s'avança.

— Élias.

Ce fut tout ce qu'il dit avant de partir s'asseoir, trois rangs devant Léna, sur le côté, juste assez près pour qu'elle puisse le

voir. Et déjà, elle sentait son regard posé sur elle. Et lui, il ne se détourna pas du sien.

Elle n'y aperçut aucune moquerie, pas même de la curiosité. C'était quelque chose de plus... calculé, d'une intensité presque dérangeante. Ses yeux sombres restaient fixés sur elle, pas lourdement, pas insistant, mais juste... là. Une présence inébranlable, comme s'il cherchait à percer quelque chose, une information, un secret. Son regard demeurait fixé sur elle, ce qui suscita en elle une sensation de froideur inattendue. Toutefois, il semble qu'une lueur d'espoir ait émergé, suggérant la possibilité qu'il se distingue peut-être des autres et soit différent.

Elle tenta de se replonger dans son carnet, mais sa main tremblait.

Pourquoi la regardait-il ainsi ? Pourquoi cette façon de la voir ne ressemblait-elle à aucune autre ? Ce n'était ni insistant, ni pesant, ni simplement présent. Présent, inévitable, presque une question silencieuse. Alors que leurs prunelles ne se lâchaient pas, une pensée naquit, fragile, au creux de sa gorge :

Et s'il voyait quelque chose en moi que les autres n'ont jamais réussi à percevoir ?

Chapitre 2

Les mensonges polis

« Certains sourires s'excusent d'exister, tandis que d'autres se cachent pour blesser. »

LENA

Il s'appelait Élias.

C'était tout ce qu'elle savait. Pas de présentation développée, pas d'explication sur son arrivée dans ce nouveau lycée. Juste : Élias. Un prénom tombé sans bruit comme une ombre sur une feuille blanche, laissant derrière lui un vide intrigant.

Depuis qu'il avait franchi la porte de la salle 107, l'air était devenu plus dense. Les rires résonnaient moins fort, les regards semblaient se dérober, comme si le silence, lui-même, avait tendu l'oreille, et retenait son souffle en sa présence.

Son regard n'avait rien d'un jugement. Il ne la fixait pas pour se moquer, il la regardait juste. Avec une intensité qui la troublait profondément.

Tout l'après-midi, elle avait deviné sa silhouette, quelques rangs devant, un peu à droite.

Et chaque fois qu'elle levait les yeux par accident, elle avait l'impression qu'il était déjà en train de la regarder. Une synchronisation troublante, presque voulue.

Il ne parlait pas aux autres. Pas de blague avec Noam. Pas même un hochement de tête qui, malgré le sourire qu'elle avait tenté, n'avait reçu, finalement, qu'un silence poli. Le visage de celle-ci s'était alors légèrement crispé, un éclair d'agacement traversant ses yeux avant qu'elle ne retrouve sa façade habituelle.

Élias était là, présent, sans bruit, sans besoins d'exister, ses yeux sombres parcourant la salle, observant tout, sans jamais s'attacher, sauf à elle.

Dans la cour du lycée, à l'heure de la pause, le soleil peina à réchauffer les dalles grises. Les élèves se regroupaient selon leurs

clans. Les populaires sur les bancs en béton. Les fumeurs derrière les grilles. Les invisibles un peu partout... et nulle part à la fois.

Léna était seule, comme toujours.

Et derrière elle, les chuchotements incessants continuaient...

— Franchement, tu as vu sa tronche ?

— Elle écrit tout le temps, genre elle croit que c'est une artiste.

— Elle fait exprès de se donner un genre, c'est pathétique.

Elle reconnut aussitôt la voix acérée d'Inès et le ton cruel, mais plus doux, de Noam.

— Elle doit écrire des lettres à ses démons, murmura-t-il.

— Ou des déclarations d'amour à son miroir, ajouta Inès.

Et les rires fusaiient, encore.

Ce soir-là, il pleuvait, pas fort juste assez pour flouter le monde. Elle marcha lentement, elle voulait juste sentir l'eau sur son visage, la fraîcheur sur ses joues.

Chez elle, le silence était plus poli. Ses parents se trouvaient dans la cuisine, le nez dans leurs écrans, les mêmes gestes mécaniques du soir. Leurs voix semblaient être des murmures lointains, des bruits de fond auxquels elle ne prêtait plus attention. Une habitude amère.

— Ta journée ? demanda sa mère toujours absorbée par son écran, son père, à côté, ne leva même pas la tête.

— Bien, répondit-elle sans même y croire.

Sans rien ajouter de plus, elle monta dans sa chambre et posa son sac et ouvrit son carnet. Elle griffonna quelques lignes en bas de la page :

« Aujourd'hui, quelqu'un m'a regardée. Pas pour juger. Pas pour rire. Juste... regardée. Et c'est peut-être pire, parce que maintenant, j'ai envie que ça recommence. »

Elle referma le carnet. Se glissa sous sa couette. Et pour la première fois depuis longtemps, elle ne s'endormit pas en pleurant.

Elle s'endormit en pensant à un regard, car malgré elle, elle avait levé les yeux plus souvent qu'elle n'aurait voulu admettre.

Chapitre 3

Ceux qui regardent en silence

« Certains regards ne cherchent pas. Ils préviennent. »

ÉLIAS

Depuis son arrivée, il ne parlait pas beaucoup, mais il voyait, il observait.

Il resta discret, calme. Toujours quelques pas derrière les autres, à l'écart, mais assez proche pour entendre les conversations, pas assez pour y participer. Il s'était fondu dans le décor comme une ombre qu'on ne remarque pas, invisible, mais présente, une ombre solitaire portant le poids d'un passé inavouable. Dans cette invisibilité, il distinguait tout : les rires trop forts, les regards qui coupaient, les mots qu'on pense inoffensifs, et qui tuent doucement.

Il observait Noam et Inès dominait le lycée, les couloirs sans jamais lever la voix. Tout passait par les sous-entendus, les chuchotements, les moqueries masquées d'humour.

— Franchement, Léna, elle fait flipper avec son carnet. Elle va finir par nous dessiner en train de crever, lança Noam, sourire en coin.

— Mais non, elle n'oserait pas. Elle est trop lâche pour ça, ajouta Inès, faussement compatissante, son regard balayant la foule pour s'assurer d'être entendue.

Élias, de son côté, ne dit rien. Chaque mot d'Inès et Noam était une nouvelle braise ajoutée à son propre feu, chaque rire une nouvelle preuve de la justesse de sa mission. Il gravait tout dans sa mémoire. Chaque mot. Chaque regard. Chaque pique maquillée de faux sourire.

En classe, il s'installait toujours deux rangs devant Léna. Elle s'asseyait toujours au même endroit, carnet contre elle, comme une armure fragile. Elle ne regardait personne – sauf lui de temps à autre – et personne ne tenait compte de sa présence. Élias, contrairement aux autres, la voyait.